

sur la route du *Drang nach Osten* vers la mer Egée ; mais ni les uns ni les autres, ni ceux qui l'auraient redouté, ni ceux qui auraient pu le souhaiter, n'imaginaient pour la Bulgarie ou pour la Serbie un destin autonome et un avenir indépendant.

On eut bientôt l'occasion de regretter que la préoccupation exclusive d'un équilibre européen fondé sur l'équivalence des satisfactions accordées aux grandes puissances, ait fait oublier que le seul ordre durable est celui qui s'appuie sur les vœux des populations et sur leurs affinités réciproques ; cette émancipation incomplète des nationalités balkaniques, qui ne les soustrayait au joug turc que pour les mettre sous la férule européenne, devait fatalement engendrer de prochaines complications : les Etats inachevés que l'on créait dans la péninsule devaient tendre à s'agglutiner les éléments qui avaient avec eux une parenté de race ou une communauté d'histoire. Si la Russie et l'Autriche avaient compté sur le sentiment de la reconnaissance pour maintenir dans l'orbite de leur influence les petits Etats balkaniques, elles avaient fait un faux calcul : pour les peuples comme pour les individus, la reconnaissance ne vaut que par la spontanéité, mais dès que le bienfaiteur prétend l'imposer, dès qu'il réclame ses honoraires, il ne récolte que de l'ingratitude. Dans l'émancipation des chrétientés balkaniques, au xix^e siècle, la pression de l'opinion publique, en Russie notamment, ou les sentiments généreux d'un souverain comme Alexandre II, ont eu leur part, mais « les intérêts des princes », comme on disait au xvii^e siècle, sont toujours restés l'élément déterminant et directeur. Les nations des Balkans ont su garder, pour les services réellement rendus, la gratitude qui convenait ; quelles que soient les querelles des gouver-